

JOURNAL D'UN TEMOIN
DEPUIS LA BELGIQUE
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, jeudi 30 juillet (1914)

Les nouvelles qui arrivent d'Allemagne et de France continuent à être alarmantes et leur gravité augmente au fur et à mesure que le temps passe. Ici on place ses derniers espoirs dans une médiation de l'Angleterre, que l'Allemagne ne semble pas disposée à accepter, et on applaudit aux efforts tant de l'Angleterre que de la France, faits en faveur de la paix.

La panique règne à Bruxelles : tout le monde se précipite vers les banques pour retirer ses dépôts et à la Banque Nationale pour échanger ses billets contre de la monnaie sonnante. La poste elle-même a contribué à

cette dernière forme de panique, refusant ce matin les billets parce qu'il n'y avait pas assez d'argent liquide en caisse, ni au siège central ni dans les succursales et dans les agences. Les banques, elles, paient sans difficulté les chèques malgré la foule qui les assiège ; la Banque Nationale échange lentement mais elle échange : le public forme une immense file à la porte de l'établissement et l'on ne s'agite pas car l'on voit que de nombreuses personnes repartent avec leurs sacs remplis d'argent. On note un flux inhabituel dans les magasins d'alimentation : les plus prévoyants ou les plus timorés courent s'approvisionner comme si un siège nous menaçait. Tout cela serait-il prématuré ? Même si cela l'était, on a bien l'impression d'être à la veille d'une guerre.

Les éditions spéciales des journaux se multiplient et, comme elles n'apportent rien de

positif, ces nouvelles contribuent à stimuler le malaise : Liège fourmille de soldats et toute la population est sortie dans les rues, à la recherche d'informations et les commentant. Dans la Citadelle et les fortifications, on travaille activement, sous les ordres du général Leman, qui déclare que tout est prêt, tant l'intendance que le ravitaillement, et que l'on a fait préparer de grands hangars des usines proches pour le logement des troupes.

La rumeur circule que les hauts fourneaux et les fonderies devront s'arrêter demain ou après-demain, parce qu'elles ne reçoivent plus le charbon spécial d'Allemagne. A Namur, l'arrivée des réservistes augmente également l'inquiétude et les gens courent vers les banques et les caisses d'épargne pour retirer leur argent. Le commandant de la place déclare, comme celui de Liège, que tout est dûment préparé pour la défense. On apprend, depuis Mons, que, la

nuit précédente, un dirigeable a évolué durant de longues heures et à haute altitude au-dessus de la ville ; au début, on avait pris la lueur de son phare pour une étoile mais ses mouvements étranges n'ont pas tardé à révéler la vérité. On ne remarque cependant rien d'anormal aux frontières, tant allemande que française.

Mais, l'après-midi, l'agitation croît à Bruxelles jusqu'à l'effroi. Des masses de gens augmentent la queue formée à la porte de la Banque Nationale, à la recherche de pièces de monnaie en argent (il y a déjà une plus-value de six pour cent sur l'or) ; et d'autres s'agglomèrent à la Caisse d'Épargne et dans les bureaux de poste, pour retirer leurs dépôts ; et toutes ces personnes devront attendre de très longues heures avant d'être renvoyées. Aux guichets des agents de change se bousculent de braves gens, des petits bourgeois et des commerçants, qui tentent de

vendre leurs titres.

La rumeur se propage soudain que la Banque Nationale ne continuera pas à convertir le papier monnaie et la panique monétaire atteint un point culminant. Les commerces, les cafés, les guichets des chemins de fer, refusent les billets et les moins pusillanimes commencent à se regarder les uns les autres comme pour se demander :

- Et à présent qu'allons-nous faire ? Que mangerons-nous demain, si notre argent n'a plus de valeur ?

Personne ne paie. Chacun veut garder les fonds disponibles pour les cas d'urgence. Le commerce s'est retrouvé brusquement paralysé, comme une machine tombée en panne. Les seuls qui vendent – et toujours davantage – ce sont les magasins d'alimentation. Une grande angoisse flotte dans les airs.

Il se peut que la guerre européenne n'éclate pas, il se peut que demain règne à nouveau une paix sans nuages, mais les heures que nous avons vécues aujourd'hui à Bruxelles nous laisseront l'intense impression qu'une grande catastrophe est imminente.

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *Desde Bélgica. Diario de un testigo* (2) », in LA NACION ; 09/09/1914.